

## LE DOSSIER DU JOUR | EN ISÈRE

mineurs non accompagnés (MNA), les associations se mobilisent pour les aider à s'en sortir

## entre sélection et compassion

## Des associations à la pointe du combat

C'est le couloir de tous les espoirs. À la Maison des associations, au premier étage, les associations d'aide aux étrangers (réunies dans un collectif, "Migrants en Isère") occupent des bureaux voisins. Plus facile pour communiquer. Le Secours catholique, lui aussi très impliqué, a ses propres locaux, quelques rues plus loin.

Ces jours-ci, entre bénévoles, la même inquiétude est palpable : « Avec ce décret et ce fichage, on passe d'un dispositif d'aide à l'enfance, à un dispositif migratoire. Les refusés peuvent même se retrouver sous le coup d'une OQTF (obligation de quitter le territoire français) », résume Mélanie Lehnebach, de La Cimade (Comité inter-mouvements auprès des évacués, né en 1939).

## Contrebalancer « la brutalité administrative »

Alors, pour soutenir les jeunes qui arrivent, les bénévoles ont organisé 15 jours de "veille" : ils sont présents le matin à la Cité Dode pour rassurer les jeunes avant leur évaluation, et reviennent à 16 heures, pour les voir au moment de la décision – et s'ils sont refusés, tenter de leur trouver un hébergement, leur indiquer des lieux où ils pourront manger gratuitement... Les bénévoles tiennent également un compte des résultats. Sur la veille de décembre par exemple, seuls 21 % des candidats ont été reconnus mineurs.

« On se rend pourtant compte, en les côtoyant sur le long terme, que ce sont souvent de vrais enfants », estime Mélanie. Sauf que le long terme n'est pas un luxe que le Département



Au Secours catholique, rue Sergent-Bobillot, Annie, Guillemette, Chris, Jacqueline et Chloé, ainsi que la responsable Marie-Noëlle, se battent pour assurer un avenir aux jeunes étrangers. Photos Le DL/I.C.

peut se permettre...

Pour contrebalancer ce qu'ils qualifient de brutalité administrative, les associations s'activent : La Cimade aide ceux qui veulent faire des recours juridiques ; le Secours catholique donne à manger, cherche des hébergements, suit les dossiers ; Jamie leur donne des cours ; Welcome et Esaïe leur trouvent des familles d'accueil ; l'Apardap des parrains, etc. « On travaille aussi avec Médecins du monde, pour les cartes AME, et avec le Centre départemental de santé, pour les radios pulmonaires. Car la tuberculose est en

recrudescence » ajoutent Annie et Jacqueline, du Secours.

La solidarité, c'est ce qui leur reste quand ils n'ont plus rien. Et elle fonctionne à plein, parce qu'« ils ont tellement galéré pour arriver jusqu'en France, ils ont vécu tellement de choses, que l'on ne peut pas les rejeter ».

## Une soif d'apprendre

Anne Cros, qui accueille des migrants chez elle, avec l'association JRS Welcome, a appris à ne pas s'attacher. « On les accueille pour un mois, ou 15 jours quand ce sont des jeunes.

L'idée est de les rendre autonomes, c'est pour cela qu'ils passent de foyer en foyer : pour voir d'autres gens. Certains ne parlent pas, sont renfermés, mais souvent, peu à peu, ils se confient ». Chez tous les jeunes, la même attente : « Suivre une scolarité. Ils sont très demandeurs ».

Venus de Guinée, du Mali, du Cameroun... ils n'ont, pour la majorité, pas eu accès à une formation aboutie. « Les cas sont tous différents, mais souvent, ils ont eu des problèmes familiaux, ou des parents décédés, ils fuient la misère écono-

mique... on leur a vendu un eldorado en France », constate Véronique Diény, de La Cimade. « Et ils arrivent là, après des parcours très chaotiques, ils sont dans la rue, affamés, et ils passent leurs évaluations dans des conditions terrifiantes ».

Heureusement, « ils savent qu'on est là » constate Annie. « On est un peu le point de repère, d'ancrage ». Des amis bienveillants, qui ne jugent pas, quelles que soient les conditions d'arrivée de ces étrangers. « Ce sont d'abord et avant tout des gosses égarés, perdus ».

Isabelle CALENDRE

## « Le migrant est le bouc émissaire désigné »

Entretien avec Abdellatif Chaouite, psychologue, rédacteur en chef de la revue "Écarts d'identité".



Photo DR.

**On a connu les migrants "bienvenus" (notamment après-guerre, en période de reconstruction du pays). Aujourd'hui, la France semble être passée de terre d'accueil, à terre de sélection. Pourquoi ?**

« La France "terre d'accueil inconditionnel" est une illusion de lecture et de discours. L'accueil a toujours été conditionné d'une manière ou d'une autre. Conditionné par le besoin de main d'œuvre qui n'a pas donné forcément lieu à un accueil "inconditionnel" mais souvent à des conditions précaires. Il y a une grande différence entre "avoir besoin" et "accueillir". C'était en quelque sorte le travail même qui "accueillait" les gens dont il avait besoin et c'est cette mécanique-là qui a permis à certains de finalement construire leur place dans la société dite d'accueil. »

## Puis il n'y a plus eu besoin de main d'œuvre...

« Il faut se rappeler les politiques d'immigration qui ont été mises en place dans les années 70 : c'était d'abord des politiques d'aide au retour des immigrés (plus de besoins, plus d'accueil) ! Le contexte a changé (essor télé-technologique, globalisation économique, délocalisations pour de meilleurs profits, etc.). Ce changement a créé un paradoxe : la mondialisation du marché du travail, la facilitation des déplacements et l'élargissement des horizons pour tout le monde (y compris pour les mineurs) et, en même temps, l'imposition d'une sélection

ou d'une discrimination dans les mobilités. Il y a ceux qui ont droit de se déplacer comme ils le souhaitent (ou le peuvent selon leurs moyens) et ceux à qui on interdit dans les faits de se déplacer... »

## Pourquoi le "migrant" fait-il peur ?

« Le terme "migrant" est une terminologie récente. C'est un terme qui connote plus une errance qu'un projet de migration. Il désigne un "objet flottant non identifié" qui fait par lui-même peur : une construction des discours qui manipulent les peurs d'invasion, de "remplacement" des populations autochtones, etc. Cette peur est la projection sur le "migrant", d'une part, d'un sentiment profond d'insécurité généré par les bouleversements que connaissent toutes les sociétés aujourd'hui (incertitudes quant à l'avenir, effilochements des structures familiales et sociales, démantèlements des politiques publiques, privatisation des services, etc.), d'autre part d'un recul du politique au profit des calculs et des idéologies du ressentiment et de la haine. Le "migrant" est le bouc émissaire désigné pour accomplir ces déplacements. »

Recueillis par I. C.

## Une famille d'accueil : « C'est comme s'il était l'un de nos enfants »

C'est un dimanche comme un autre. Les enfants jouent dans le jardin. Ça sonne à la porte. C'est Mike (appelons-le ainsi), et c'est comme un tourbillon. Les enfants se jettent dans ses bras, crient leur plaisir de le revoir. Mike, c'est « comme si c'était notre fils », résumait Anne et François, qui l'hébergent certains week-ends, dans le cadre d'un accompagnement mis en place par une association.

Cet accueil s'est imposé dans leur foyer, il y a deux ans ou presque. « On n'était pas à l'aise par rapport à Noël, à la profusion de nourriture, de jouets. On avait envie de faire quelque chose, à notre échelle ». Une rencontre avec « une autre maman, très investie », l'adhésion à l'association, et puis c'était parti. « On avait dit : "On essaie". On ne savait pas ce que cela allait donner, nous avons trois enfants en bas âge... Et puis Mike est venu, et ça a accroché tout de suite ». Arrivé à 17 ans, mais non reconnu mineur, Mike a fait des recours. Et aujourd'hui, il est scolarisé en 2<sup>e</sup> année de CAP – interne en semaine, et hébergé en familles d'accueil le week-end. « Il arrive du Congo, de Kinshasa. Au début, c'était compliqué. Il était très reconnaissant, mais il parlait mal français. On l'a accueilli par la nourriture, ça nous réunissait ! Puis peu à peu, ça allait mieux, il nous a raconté son histoire... ».

Une histoire qu'il répète dans un français désormais presque assuré. Son regard doux plongé dans le vôtre, il explique son



Mike a aujourd'hui 19 ans.

enfance, le mariage forcé de sa mère, le rejet par son père, opposant au régime. C'est Anne qui précise les conditions de son départ : la situation politique, le père puis la mère qui lui ont été arrachés, la petite sœur dont il ignore ce qu'elle est devenue...

Mike, lui, raconte son trajet, Brazzaville, l'avion pour Lyon, l'arrivée dans un pays avec des gens « pas très gentils avec moi », et puis Grenoble. « Je ne savais pas que ça existait, je ne connaissais même pas ce nom », assure-t-il dans un grand éclat de rire. Depuis, il a appris. Il connaît par cœur le nom des gens qu'il a rencontrés. Il se souvient de cette première fois dans un tram, quand il cherchait « où était la dame qui parlait, qui donnait le nom des arrêts ». Il a dormi dehors, près de la gare. Puis est entré dans les dispositifs de soutien des associations, où tout le monde a noté sa motivation, le fait qu'il ne cessait de ranger, de nettoyer. « Les gens me disaient qu'ils m'appréciaient ». Anne et François, plus que les autres. Le couple le reconnaît : « On en fait sans dou-

te trop ». Ils ont emmené Mike en vacances pendant un mois, l'ont accompagné à Paris pour des démarches administratives, envisagent de faire le voyage à Kinshasa pour l'aider... « L'association essaie de nous freiner, car Mike doit voir un maximum de personnes différentes, et puis il ne faut pas trop s'attacher, la situation peut évoluer, un jour il pourrait ne plus être là... ».

« Au départ, c'est compliqué d'ouvrir ainsi sa maison », reconnaît Anne. « Et puis c'est une autre culture, cela peut être un frein ». D'ailleurs, autour d'eux, on ne comprend pas toujours, on parle, on s'inquiète. Pas de quoi, pourtant : Mike n'est que reconnaissant pour ce pays qui l'a accueilli. « Chez moi, au Congo, c'est dur. On ne connaît pas la valeur de l'humain, on est frappé... ». La France, c'était dur aussi, mais Mike a tenu. « Maintenant, j'arrive à parler avec les autres. Je suis le seul noir à l'internet, au début on me regardait. Maintenant, je rigole avec eux ».

I.C.

## « Il faut démystifier l'immigration »

L'Apardap (Association de parrainage républicain des demandeurs d'asile et de protection) est l'une des 18 associations de Migrants en Isère. Denis Hatzfeld y est bénévole... après avoir été président de La Cimade pendant 6 ans. Et son regard sur le dossier "mineurs isolés" marie l'implication militante... au rationalisme de cet ancien chercheur du CNRS.

« L'explosion du nombre de mineurs isolés peut faire peur à tout gestionnaire », admet-il. « Il y a également la peur des filières, qui n'est pas infondée. Cela explique le durcissement du système. C'est aussi un choix politique : il y a une crainte de "l'appel d'air" ».

## « Je suis contre tout fichage »

La question qui selon lui se pose, c'est celle des motivations de ces jeunes migrants : « Est-ce un rêve de gamins, ou suivent-ils simplement des filières de passeurs ? ». L'eldorado français que l'on vanterait aux jeunes lui semble amplifié par « le phénomène des réseaux sociaux. Ils ont pris un pouvoir énorme. En Afrique, les gamins passent beaucoup de temps sur leurs smartphones. Et entre un avenir à 1 € par jour dans l'entreprise agricole du village, et ce que les réseaux leur montrent, le choix est vite fait ». Une explication qui ne recouvre pas toutes les situations, mais que les associations trouvent plausible.

Reste que quelle que soit la raison de cette migration, les conditions d'accueil interpellent. « Je comprends que ce soit un gâchis, pour des gestionnaires, d'autoriser un jeune à tenter dix évaluations dans dix départements différents. Mais de là à



Denis Hatzfeld, de l'association Apardap.

informatiser les données personnelles, pour des jeunes dont on ne connaît pas l'âge réel... pour moi cela pose un problème au niveau des droits humains. Ils seront pistés, suivis toute leur vie. Je suis contre tout fichage ! »

## Perdre les "Lumières" ?

Très circonspect devant l'image négative de l'immigration (« On en fait un drame, alors qu'ils ont juste envie de travailler »), Denis Hatzfeld estime que « ce n'est pas l'immigration, mais l'acculturation qui fait peur. On craint la pression religieuse et idéologique, plus que la délinquance. Le Français s'accroche à sa culture, il a peur de perdre le "pays des Lumières" ! Or 30 % des Français ont un arrière-grand-père étranger ! Il faut démystifier, montrer qu'il n'y a pas de danger. Je crois fondamentalement que si le travail social est bien fait, le "problème" des étrangers sera beaucoup moins prégnant. Car ces jeunes veulent avant tout une formation, gagner leur vie. Ils ont été laissés pour compte, et l'idée de progression est essentielle. On doit respecter ce projet, respecter l'humain ».

## « Ils ne représentent pas toute la misère du monde »

**Abdellatif Chaouite, on se souvient de la phrase de Michel Rocard, sur la France qui ne pourrait pas "accueillir toute la misère du monde". Vous paraît-elle pertinente ?**

« Ne pouvoir "accueillir toute la misère du monde" fut certainement une phrase malheureuse. Les migrants ne représentent pas la misère du monde, mais un potentiel du monde ! La vraie question est qu'il faut changer de grammaire de penser : il ne s'agit plus aujourd'hui seulement de riches et de miséreux territorialisés, la mondialisation est en train de proliférer le monde transversalement. Il ne faut pas oublier que les "migrations" ne se font pas seulement du sud vers le nord, mais également du nord vers le sud – mais pas avec la même légitimité bien sûr ni avec les mêmes moyens. C'est donc toute la terre qui doit absorber ces mouvements dans les temps à venir et elle en est tout à fait capable, si on ne détruit pas ses capacités d'absorption d'ici là bien sûr. »

**La distinction entre migrants économiques, politiques, et migrants "de confort", vous semble-t-elle**

acceptable ?

« On migre toujours pour une raison ou pour une autre et ces raisons sont toujours valables aux yeux de ceux et celles qui les vivent. Il est très difficile de porter un jugement qui ne soit pas un préjugement sur les raisons de migrer. Les distinctions sont faites par et pour des raisons extérieures aux logiques migratoires elles-mêmes : raisons de contrôle des mobilités, raisons idéologiques... Par contre, je pense qu'il est extrêmement important de sauvegarder le droit d'asile (d'accueil et de protection des persécutés) comme droit universel. C'est le minimum de solidarité transversale dans ce monde en totale dérégulation, et avec une interprétation ouverte, car les persécutions aujourd'hui sont aussi bien celles dites politiques que celles du maintien dans la misère de populations entières. Nous sommes tous responsables, d'une manière ou d'une autre, de ce qui se passe dans n'importe quel coin du monde, les "migrants" compris bien sûr. Évitez si possible les catégorisations opportunistes et essayons plutôt de trouver de nouvelles solutions à ce qui se passe dans ce monde. »